

une séparation trop tranchée des forces auxquelles nous rapportons les séries diverses des phénomènes psychologiques. Comme les propriétés elles-mêmes de l'esprit n'existent pas pour lui, il ne pouvait se contenter de prémunir contre l'erreur de ceux qui semblent prêter une réalité individuelle à des abstractions destinées à faciliter l'étude de l'ame. Il va jusqu'à prétendre que la théorie des facultés de la monade spirituelle ne contient aucun élément de vérité; que la doctrine des diverses puissances de l'ame est une hypothèse nuisible; que les idées qui ont régné à ce sujet depuis Aristote jusqu'à Kant sont complètement erronées. C'est là qu'est l'exagération de Drobisch. Si quelquefois on a trop séparé les facultés de l'esprit l'une de l'autre, ce n'est pas une raison pour les identifier aujourd'hui. On a eu tort naguère de leur prêter une substantialité qu'elles n'ont pas; il importe maintenant de ne pas les confondre, encore moins de les proclamer nulles, car ce serait renoncer à la classification de l'immensité des phénomènes qui se rattachent à l'unité psychologique.

La prétention la plus étrange de Drobisch, prétention contre laquelle nous ne saurions trop nous élever, et qui, quoiqu'elle soit, pour ainsi dire, la conséquence de la précédente, mérite néanmoins d'être signalée à part et d'être combattue avec force, c'est la réduction de tous les phénomènes internes à un seul : la pensée. Pour Drobisch, la faculté de sentir et celle de vouloir n'existent pas; selon lui, il n'y a, à proprement parler, dans l'ame, que des notions, des perceptions, des idées. A ses yeux tout s'explique par là; les résultats si multiples de l'analyse de la conscience sont compris dans la seule catégorie des phénomènes intellectuels. Il y a bien en nous (Drobisch, lui-même, ne saurait se refuser à l'évidence du fait) un triple développement qu'on peut résumer par les trois mots de sentir, penser et vouloir; il est